

château. Liesse ne fut d'abord que la demeure du coïerger avec un appartement pour le billard.

Ce château qui a déjà fourni son siècle et qui peut en fournir encore deux ou trois a donc un présent, un passé passablement varié et sans doute l'avenir lui réserve des surprises, et des gloires entremêlées de mécomptes. Qui sait s'il ne finira pas par se faire moine et s'il ne donnera pas, au pied de l'austère Cap Tourmente, asile à d'ardents novices se préparant aux combats spirituels. Quoiqu'il en puisse être de l'avenir, je te dirai quelques mots du passé. Pendant quarante ans, le Petit-Cap servit de séjour de vacances pour les séminaristes. Cinquante élèves environ, et plus tard jusqu'à soixante-douze prirent place dans cette maison. Ils descendaient armes et bagage en goëlette et passaient les six semaines qui s'écoulaient du quinze août au premier octobre. Cette période s'harmonisait parfaitement avec les promenades tant soit peu ardues dont le Petit-Cap est le point de départ. Il me semble qu'à moins d'être touriste anglais, on a plus de courage dans les journées belles encore, mais fraîches de septembre que dans les ardeurs de la canicule, pour la promenade au lac. S'il y avait moins de bluets sur la cime du Cap Tourmente, il devait aussi y avoir moins d'insectes philanthropiques. La Fête de N.-D. des Neiges au 5 août sur la cime, dans le temple auguste de Notre-Dame du Cap Tourmente, aujourd'hui du moins brille par le contraste.

Ce devait être un singulier spectacle que ces vacances en communauté ! Sans doute l'esprit de famille devait susciter quelques gros soupirs aux premiers jours. Mais une fois l'élan donné, ces vacances étaient peut-être plus gaies, plus efficaces que les vacances actuelles. Toi qui aime les paradoxes, tu pourrais t'exercer à montrer la supériorité de ces vacances sur les nôtres. Pour moi qui suis jeune, je craindrais d'être considéré comme un traître par mes amis, si j'allais mettre en doute la supériorité du régime actuel. Je te ferai le récit d'une journée de ce temps-là pour montrer qu'à la grande bande on peut faire autre chose que s'ennuyer.

C'était en 1817, je crois, M. Félix Gatién avait donné sa démission comme membre du séminaire, mais il agissait pendant les vacances comme directeur des écoliers. Il avait montré beaucoup de zèle pour l'amusement des élèves ; ce qui fit que son départ eut une vigile mémorable. On organisa un festin qu'Homère se serait fait décrire pour le chanter ensuite. Non loin de la Grand' Ferme était une maison, maintenant démolie. Non loin de la maison vivait un soyeux individu de cette espèce dont le nom répugne à certaines oreilles, mais

dont les qualités culinaires sont appréciées par la plupart des palais. L'individu pesait bien cent soixante livres. On alla le chercher en pompe. On l'enrubanna de vert et de rouge et on le plaça sur un brancard porté par quatre écoliers. La bande précédait : un des musiciens, qui vit encore aujourd'hui, jouait le peigne à cette occasion. Le quadrupède fut porté jusqu'au Petit-Moulin où devait se faire l'immolation : la seconde partie du trajet eut lieu en charrette que nul cheval n'eut cette fois l'honneur de traîner. Puis un orateur en chemise de flanelle jaune prononça une philippique aux côtés d'un exécuteur qui au moment le plus pathétique enfoua un fer indigné dans le flanc de l'animal immonde. Puis on procéda à la cuisson. Un four improvisé devait fournir un rôti à M. Gatién qui dut le trouver excellent. Puis après la bombance on ramena le futur curé du Cap Santé au Petit-Cap où une bande-ole fut déployée portant ces mots : *Vivat eo Felix, discentium dulces levamen*. Ce jour-là les écoliers portaient des couvre-chefs en papier de diverses couleurs et de dimensions remarquables, et cette fête donna lieu à des lettres dont j'aimerais bien à trouver des fragments. Le feu de joie de la St-Louis de Gonzague était un véritable événement. Allumé l'après-midi en grande pompe religieuse, il brûlait jusqu'au soir où il était vigoureusement attisé.

Vingt-cinq années de silence suivirent ces bruyantes scènes. Le procureur du Séminaire ainsi que M. Baillargé descendaient à St-Joachim, emmenant un serviteur de messe. Quelques élèves pensionnaires dans la paroisse. Puis est venue une restauration partielle qui dure depuis trente ans. Il se forme chaque année un groupe composé d'ecclésiastiques et d'élèves éloignés de leur pays, d'un certain nombre de prêtres du Séminaire et d'élèves qui demandent à prendre place au Petit-Cap, de sorte que le personnel pendant un mois à peu près y est assez considérable. Des annales redisent les faits et gestes, les accidents et les incidents qui se produisent. Les noms des visiteurs bienveillants sont conservés. Bien des figures ont paru dans ce séjour d'amusements : plusieurs y ont brillé ; mais il en est peu d'aussi saillantes que celle du regretté M. Doherty et du Papa Billion.

Je me dispense de détails plus longs et surtout d'appréciations précipitées. J'aimerais bien que le St-Laurent s'éloignât moins du Petit-Cap et nous amenât le salin et l'eau salée. La vue du Cap Tourmente m'effraye un peu en me faisant croire que le Petit-Cap est la dernière étape avant la fin du monde. Il est vrai qu'on peut passer en arrière du Cap Tourmente et de bien d'autres, mais on ne se hasarde dans ce chemin qu'en

bonne compagnie. On n'entend pas encore le chemin de fer du nord en ces parages, et c'est un grand intérêt de moins. Je crois t'avoir donné ce que tu me demandais. Tu en feras ce que tu voudras. Vale.

BAYARD.

L'Abille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 30 OCTOBRE 1879.

Un jésuite à l'ordre du jour de l'armée.

La *Revue de Montréal* publiait dernièrement une étude remarquable sur les Jésuites empruntée au *Figaro*. Nous en extrayons le passage suivant ayant trait au P. Tailhan, ancien professeur de philosophie à l'Université Laval.

" Voici ce que raconte le général Ambert dans cet éloquent livre : *L'héroïsme en soutane*, dont on ne saurait trop recommander la lecture, et qui, d'ailleurs, a obtenu un assez joli succès, puisqu'il est déjà parvenu à sa onzième édition (chez Dentu).

" Le P. Tailhan, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire au Canada, avait désiré être attaché au 7^e bataillon des mobiles de la Seine, en qualité d'aumônier. Il y fut bien accueilli par tous, officiers et soldats. Son esprit et son courage exercèrent une séduction irrésistible.

" Au combat de Buzenval, le P. Tailhan ayant perdu son bataillon se joignit aux mobiles de Seine-et-Marne et courut au feu avec ce bataillon.

" Le premier de tous, il fut atteint d'une balle qui lui fit une large blessure à la tête. Entouré par un grand nombre d'officiers et de soldats qui voulaient le faire conduire à l'ambulance, car le sang coulait à flots, le Jésuite répondit : " Ce n'est rien. Une blessure à la tête n'empêche pas de marcher. Je resterai ici tant qu'un soldat pourra avoir besoin de mon ministère."

" La tête du prêtre fut entourée d'un mouchoir, bientôt rouge de sang, et l'on vit ce Jésuite demeurer sous le feu, aidant au blessés pour les secourir ou les bénir.

" Ce dévouement faillit coûter la vie au P. Tailhan, car un érysipèle se déclara quelques jours après, qui mit ses jours en péril. Le Père fut mis à l'ordre du jour de l'armée."

Nouvelles locales

Mar-ti matin Mgr l'Archevêque a ordonné prêtres MM. les abbés O. Moisan et Benjamin Dionne. M. Moisan a dit sa première messe à l'Hôpital Général, as-